

## Dernier souffle

Elles étaient vingt. On les avait placées, depuis leur naissance, dans cet endroit lugubre et beaucoup trop étroit pour toutes. Tellement serrées que chaque partie de leur corps touchait la voisine d'à côté, celle de derrière et de devant. A chaque mouvement de l'une d'entre elles c'était tout une désorganisation accompagnée de bruits de froissement et de coups. Une rumeur de désapprobation montait de toute part. Elles n'osaient plus faire le moindre mouvement et restaient droites comme des I des heures durant. Ainsi une intimité forte naquit entre elles. Elles se connaissaient toutes et aucun secret n'en restait un bien longtemps. En plus de cette intimité une fraternité s'était installée. Elles étaient ensemble dans une galère. Leur cohabitation forcée connue des débuts houleux mais rapidement un lien fort les unis. C'était elles contre le reste du monde. Et même dans les nombreux moments de silence cette force d'équipe persistait.

C'était un de ces jours où le groupe se demandait si au moins une fois dans leur vie elles verraient la couleur du ciel et connaîtrait la chaleur du soleil. Pour elles, les jours défilaient à une lenteur comparable à celle d'une tortue. Les minutes étaient des heures. Elles n'avaient aucune notion du temps. Le jour pouvait être la nuit tout comme la nuit pouvait être le jour. Leur horloge interne se calait sur les bruits de dehors qui pouvait leur parvenir.

C'est alors que le sol se mit à trembler puis à basculer. Un peu comme s'il se dérobaient. La panique gagna le groupe. L'endroit se mit à tanguer dangereusement et instinctivement elles se serrèrent encore plus que d'habitude. Certaines gémissaient et les autres n'osaient pas les en empêcher. A part ça aucune parole ne fut échangée, la tension était palpable et toutes étaient aux aguets. On attendait le retour au calme qui fut tout de même long à venir. Quand le sol sembla retrouver une stabilité et que la terreur se dissipa peu à peu personne ne bougea. Personne ne parla. Et ce jusqu'à que la moindre étincelle de peur fut éteinte. Elles restèrent donc silencieuses durant de longues heures. Elles voulaient s'assurer que ce cauchemar ne recommencerait pas. Et puis elles cherchaient à savoir si dehors il restait un seul bruit. C'est au premier bruit, un frôlement de toile, qu'elles soufflèrent de soulagement. Et pourtant cet incident fut le début de tous les problèmes qui suivirent.

En effet, ce qui leur paraissait être le jour suivant, elles connurent un événement fort déstabilisant. Un bruit proche se fit entendre puis une lumière aveuglante pénétra dans l'endroit où elles se trouvaient captives. Enfin ! La lumière du soleil ! C'était la première fois qu'elles voyaient le jour. Le ciel était bleu, comme elles en avaient rêvé. La chaleur du soleil était couverte par la douce caresse d'un vent frais qui vint chatouiller le corps de nos vingt filles. Et comme c'était la première fois qu'elles rencontraient la lumière c'était aussi la première fois qu'elles se voyaient entre elles. C'est alors qu'elles se rendirent compte d'un phénomène fort frappant. Elles étaient toutes semblables. Physiquement, c'était toutes les mêmes. Comme des clones. De même taille, fines, la peau d'une pâleur à être envié par des fantômes et une chevelure aux couleurs d'automne qui tombait en cascade dans leur dos. La stupeur succéda à la surprise. Elles n'eurent ni le temps de profiter des rayons du soleil ni de s'étonner de leur inquiétante ressemblance. Car une femme fit son apparition, attrapa entre ces deux doigts l'une d'entre elles puis repartit aussitôt. La lumière du jour et la caresse du vent disparurent dans son sillage. Après la peur, la surprise et la

stupeur ce fut au tour de l'inquiétude de remplir le cœur de nos dix-neuf restantes. Qu'avait-on donc fait de leur camarade ? Et pourquoi tout d'un coup les séparait-on ? Elles n'étaient pas alors au bout de leur surprise.

Alors que l'aiguille continuait sa course sur le cadran de l'horloge de l'humanité la femme réapparut une nouvelle fois. De nouveau elle prit l'une d'entre elles puis sans un mot les replongea dans l'obscurité. Il n'en restait plus que dix-huit. Mais cette fois-ci elles réagirent. Elles se réunirent et de crainte d'être entendues par la femme elles murmurèrent. L'on fit part de ses inquiétudes, de ses suppositions et de ses propositions. « L'on ne peut pas rester là sans rien faire » s'écriait la plus révolutionnaire de toutes. « Mais que pouvons-nous faire ? » « Nous ne savons même pas ce qui est arrivé à nos deux camarades. » Il fut donc décidé qu'on tenterait une évasion. Mais ce fut un échec. L'ouverture ne pouvait s'effectuer que de l'extérieur. Elles étaient réellement emprisonnées. Et comme elles étaient trop fatalistes elles ne réagirent pas plus. Pour elles, la dernière serait la plus chanceuse. C'est ainsi que petit à petit l'endroit se vidait. Elles n'étaient plus autant collées les unes contre les autres. Leur complicité s'estompait donc au fur et à mesure que leurs camarades disparaissaient. Elles prenaient leurs distances et une méfiance s'installait. On se regardait suspicieusement et à chaque nouveau départ la même question se posait dans tous les esprits : qui serait la prochaine ?

Il fut un temps où il n'en resta plus que deux. Elles n'eurent plus la force de se concurrencer et s'agrippèrent l'une à l'autre, tapies dans un des coins. Elles sanglotaient dans les bras l'une de l'autre tel de vieilles amies qui devraient se séparer pour une longue période. Vint le moment où l'une d'entre elle resta seule. C'était le pire des sorts. Seule sans savoir ce qui l'attendait. Seule avant de connaître le même sort que ses camarades.

La lumière du jour tant redoutée arriva enfin pour l'unique et la seule. Deux ongles manucurés d'un rouge flamboyant la piquèrent et la firent décoller du sol. Elle se retrouva en suspension dans l'air le temps de voir le monde extérieur. Monde qu'elle avait tant désiré rencontrer, monde qu'elle avait tant de fois imaginé et vu en rêve. Monde qui venait de lui faire un pied de nez. Tout son idéal, tous ses rêves s'écroulèrent de la même manière qu'un château de cartes. Ce n'était pas un monde magnifique, un monde lumineux et joyeux. Ce n'était qu'un monde moche et terne. Un monde où des gens crèvent sous les ponts, où certains meurent pour les intérêts de l'Homme et où d'autres ont pour parents un fusil et la certitude d'agir pour le bien de tous.

Son premier contact avec l'extérieur fut avec une flamme. Leur rencontre fut brutale. Ce fut d'abord comme un chatouillement dans les pieds. Puis un grand brasier qui l'enflamma entièrement de l'intérieur. C'était une sensation bizarre. Au lieu d'être terrifiée elle s'abandonnait complètement à ce nouveau sentiment. Elle lâchait prise car elle sentait au plus profond d'elle-même que c'était sa destinée ; rencontrer cet autre être qui faisait vibrer chaque cellule de son corps. Elle en était certaine, ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle n'avait encore jamais connu ça. Elle se consumait d'amour un peu plus à chaque minutes. Et comme elle se donnait entièrement, à ce qu'elle croyait être un partenaire, elle vit ses rêves, ses désirs et ses illusions disparaître en fumée. A chaque bouffée c'était de nouvelles cendres qui s'entassaient à ses pieds. Son aveuglement la menait à vivre une relation nocive qui l'entraînait de plus en plus vers une fin proche. Mais elle continuait de vivre cette

liaison utopique digne d'un conte de fées. Elle ne se rendait pas encore compte que ce n'était qu'illusions dérisoires.

Toujours plus de fumée, toujours plus de cendres et toujours moins de matière à vivre. Enfin elle prit conscience de son inconscience. Ses yeux s'ouvrirent sur une vérité inconcevable pour elle. Elle mourrait. Cette fusion n'était finalement que mort et souffrance. Elle ne lui apportait rien de bon. Elle mourut ainsi, entièrement consumée par ce feu destructeur mais avec le souvenir de ces camarades et amies en tête. Il ne restait plus rien d'elle. Plus aucune matière, seulement un petit tas de cendre d'où s'échappait une fumée mortelle.

« C'est la pire erreur de jugement de toute ma vie » grommela Tiffany à l'attention de son amie. D'un geste nonchalant elle jeta ce qui restait de sa cigarette et l'écrasa du bout du pied. « Les Gauloises se consomment beaucoup trop vite, elles ne valent vraiment pas les Malboros. »

**Maëllis Rolin**